

Séraphin, aux accords de lyres d'or qui pinçaient des chérubins !.....

Les pas précipités de deux chevaux et la voix d'un nègre qui criait à tue-tête : « Et y où y étiez donc, mamselle Sara, » se firent entendre dans la forêt. La jeune fille sembla se réveiller d'un long et délicieux sommeil ; elle ouvrit les yeux et s'apercevant, comme pour la première fois, que sa tête reposait sur la poitrine d'un étranger, elle se leva toute confuse. Elle n'osait lever les yeux sur le jeune chasseur, qui lui ayant saisi la main la porta à ses lèvres.

—Donnes, oh ! donne-moi un souvenir, un gage que je puisse porter sur mon cœur, lui dit-il.

La jeune fille ne put réprimer un involontaire tressaillement en s'entendant tutoyer ; elle soupira, une larme vint briller à sa paupière, puis tirant son mouchoir de fine batiste et de dentelle de Limerick, sur l'un des coins duquel était brodé le nom de « Sara, » elle le lui donna.

—Merci, oh ! merci, Sara, et il pressa la jeune fille dans ses bras.

—Oh ! monsieur, je vous en prie, laissez-moi partir.

—Sara, ma chère Sara, ne me permettez-vous pas un baiser, un seul ?

—Oh ! non, non, non.... Je vous en supplie !

Et la jeune fille avait joint les mains et il y avait dans son accent quelque chose de si douloureusement suppliant, qu'il ne put s'empêcher de se jeter à ses genoux.

—Sara, mon ange, dis, oh ! dis que tu me pardonnes !

La figure de la jeune fille devint pâle ; elle frissonna, mais c'était un frisson d'amour qu'elle éprouvait, en le voyant si beau et à son tour si suppliant, lui si fort, si puissant, si brave !

—Oh ! Antonio, je n'ai rien à pardonner.

Puis elle se pencha et déposa un brûlant baiser sur le front découvert d'Antonio.

En ce moment le nègre arrivait en criant toujours : « Et y où y étiez donc mamselle Sara, y étiez-ti morte ? » Elle n'eut que le temps de se rendre au sentier à l'instant où le nègre passait, monté sur une mule et conduisant par la bride la blanche cavale de Sara.

—Ah ! mamselle Sara, vous v'là ! vous pas tuée li donc, et comment y vous fè pour laissé la jiment vini tout seule ? c'est bien l'heureux moué voyé vini la jiment de dans la forêt, car moué pas savé et y où y étiez gagée li, dans c'te route là ou bien dans c'ti-ci ; dam vous courri toujou quand vous allé à cheval, et moué beau fessé, fessé mon la mule et mon la mule pas voulu courri, av' son la tête dure comme vraie mule qui l'est. Ah ! mamselle Sara, si vous savez comme le cœur à moué l'a battu, quand vu vini la jiment tout seule ! moué déviné tout suite que mamselle Sara n'y était pas ! Mamselle Sara, vous pu faire ça, car vous faire mourir pauvre Sambo ! Et y étiez vous-ti tombé ? vous n'avez pas fè exprès pour faire peur à Sambo, pauvre Sambo !

Sara ne savait comment répondre à toutes ces questions et éjaculations que Sambo débita tout d'une haleine.

—Ne sois pas inquiet, mon pauvre Sambo, je ne me suis pas fait de mal ; en voulant sauter à terre, quand ma jument eut pris l'épouvante, je me suis un peu froissé l'épaule, mais ça ne sera rien. Je suis bien, très-bien maintenant.

Sambo qui aperçut alors pour la première fois le jeune chasseur, cligna, d'un air fûté, son gros œil blanc.

—Ah ! v'là mossié l'docteur ! moué pensé que li l'a guéri son l'épaule à mon la p'tite maîtresse. C'est bien heureux que li s'est trouvé là comme un l'exprès !

Antonio eut une furieuse démangeaison de rosser l'insolent Sambo, mais il se contint. La figure de Sara devint pourpre ; elle s'élança sur sa cavale et reprit au galop le chemin de Matance.

Le lendemain matin avant de se lever, sa négresse vint lui apporter au lit un billet qu'un homme couvert d'un large manteau lui avait remis, pendant qu'elle balayait le devant de la porte, en lui glissant une pièce d'argent dans la main. Sara saisit le billet en tremblant, et se hâta de l'ouvrir. Il ne portait ni date ni signature, et ne contenait que ces mots : « Cette nuit à minuit, je serai au pied du bananier au fond de votre jardin ; pour l'amour de ce que vous avez de plus cher au monde, venez. »

Elle sentit instinctivement que ce billet venait du beau chasseur, et elle se mit à pleurer....

A minuit elle se rendit au rendez-vous où Antonio l'attendait.....

Quand elle remonta à sa chambre, les premières lueurs de l'aurore commençaient à blanchir la cime des hautes montagnes. Elle se jeta dans son lit, où une fièvre brûlante lui donna le délire. Pendant plusieurs jours elle ne put quitter sa chambre. Ses brillantes couleurs avaient disparu, et une sombre mélancolie s'était emparée de son esprit.

Son père qui la surprit plusieurs fois versant des larmes et laissant échapper de profonds soupirs, lui demanda en vain la cause de ses peines. Il crut qu'un voyage sur mer pourrait ramener ses esprits et rétablir sa santé. Le départ de son ami Sir Arthur Gosford qui retournait en Angleterre, en passant par les Etats-Unis, était une trop bonne occasion pour qu'il la laissât échapper. Ainsi il fut donc résolu que Sara accompagnerait son amie la jeune Clarisse Gosford jusqu'à la Nouvelle-Orléans, où elle devait rester quelques mois jusqu'à ce que son père put aller la chercher. En vain Sara objecta l'état de sa santé ; son père fut inflexible, et Sara dut faire ses préparatifs de voyage. Elle ne put faire parvenir à Antonio, son fiancé, la nouvelle de son départ, et elle fut obligée de le quitter, hélas ! pensa-t-elle, peut-être pour ne plus le revoir. Pauvre enfant, elle était bien loin de s'attendre à le rencontrer sitôt, dans la personne du fameux pirate Antonio Cabrera, actuellement prisonnier à bord du Zéphyr !

CHAPITRE IX.

L'habitation des Champs.

A deux petits milles en dehors du faubourg Marigny, s'élevait une vicille maison à deux étages, à moitié en ruines. De forts contrevents tenaient constamment les croisées de l'étage inférieur fermées. Cette maison entourée d'un vaste jardin sans culture, et sans aucun voisinage dans un rayon d'un mille, appartenait à une revendeuse de légumes, connue sous le nom de la mère Coco-Letard. La mère Coco-Letard outre son petit négoce, possédait encore une foule de petits moy-